El. 8° Z
15
1850

BURNAT

BRIGADE DES MŒURS

DOSSIERS EXCITANTS DE LA BRIGADE DES MŒURS

Presses Pocket

LES DOSSIERS EXCITANTS DE LA BRIGADE DES MŒURS

EL 8° Z
15
(1850)

ŒUVRES D'ANDRÉ BURNAT

DANS PRESSES POCKET :

LES DOSSIERS BRÛLANTS DE LA BRIGADE DES MŒURS.
LES DOSSIERS CROUSTILLANTS DE LA BRIGADE DES MŒURS.
LES DOSSIERS EXCITANTS DE LA BRIGADE DES MŒURS.

39
33/35

ANDRÉ BURNAT

LES DOSSIERS EXCITANTS DE LA BRIGADE DES MŒURS

PRESSES DE LA CITÉ

DL-19-12-1979-34833

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause, est illicite » (alinéa premier de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

© *Presses de la Cité 1977.*

ISBN : 2 - 266 - 00808 - 0

La baby-sitter se prostituait pour son employeur!

— Monsieur le Commissaire, ce n'est plus possible. Maintenant il me bat.

— D'abord, qui êtes-vous? Et qui vous bat?

Elle était jolie avec ses boucles blondes, Hélène Collin. Le visage rond avec tout ce qu'il convenait d'avoir de fossettes. Un petit mètre soixante, mais des hanches pleines, une poitrine haut placée, des jambes fuselées, un derrière bien moulé dans son « Jean ». Vingt-deux ans au maximum. Des yeux d'un bleu marin. Des dents blanches qui semblaient vouloir mordre, mais qui devaient illuminer son sourire, lorsqu'elle n'était pas fâchée comme ce matin-là.

— Monsieur Pitone.

— C'est votre mari?

— Non c'est mon patron.

— Pourquoi vous bat-il?

— Parce qu'il ne veut pas que je tombe amoureuse de mes clients.

— Quels clients?

— Ceux que je lève, pardi.

Le commissaire Veret essayait de garder son calme. Il s'était renversé contre le dossier de son fauteuil et pianotait négligemment le sous-verre de son bureau des doigts de ses deux mains écartées.

— Qu'est-ce qu'un patron a à voir avec vos clients? Qu'est-ce qu'il vend votre patron?

La réponse fusa : « Ben, moi. »

Maintenant, le policier comprenait. Le patron d'Hélène était un « mac ».

— Et où habite ce patron pas ordinaire?

— 25 boulevard du Maréchal-Juin à Cagnes-sur-Mer, mais ce n'est pas là que je travaille. Avec sa femme, nous nous sommes installées dans une chambre du motel « La Marcelline », avenue Ziem.

— Parce que sa femme aussi?

— Normal, non. Moi, je ne suis que la « baby-sitter ».

— Ecoutez. Je n'aime pas les énigmes, ni les rébus. Je voudrais comprendre ce qui vous amène.

« Je suppose que si vous êtes venue, c'est pour vous plaindre de quelque chose? En arrivant ici, vous avez dit que quelqu'un vous battait. Vous venez donc porter plainte, je présume, pour coups et blessures?

— Exact. Je vais vous faire voir.

Et, avant que le commissaire Veret ait pu s'interposer, Hélène Collin était nue comme un ver devant son bureau. Elle n'avait pas eu beaucoup de mal à se retrouver dans cette absence de tenue. Elle n'avait eu qu'à enlever son chemisier sous lequel elle ne portait rien — et manifestement elle n'en avait pas besoin — pour révéler une paire de seins en pommes pleines et à faire glisser son pantalon bleu qui lui collait aux fesses comme une deuxième peau.

— Regardez, dit Hélène. Là, là et là.

Son doigt indiquait chaque fois une partie de son anatomie, un peu rouge ou violacée, qui portait les traces évidentes de coups.

— Ici, c'est une baffe, en bas un coup de pied. Là, un coup de fouet. Qu'est-ce qu'il m'a filé comme raclée!

A cet instant, on frappa à la porte. Machinalement, le commissaire Veret lança : « Entrez ».

Il avait encore ses lunettes sur le nez, celles qu'il mettait pour voir de loin, et les deux mains appuyées bien à plat sur son bureau, il inspectait le corps du

délit lorsque le planton Croullard pénétra dans la pièce.

— Qu'est-ce que c'est? demanda le commissaire.

— C'était pour une simple formalité, monsieur le...

— Revenez plus tard. Lorsque j'aurai fini avec mademoiselle. Non, restez. Il me faut un témoin.

— C'est que, Monsieur le commissaire, je ne suis pas assermenté.

Hélène ne se rendait pas compte de l'émotion qu'elle provoquait chez les deux policiers. « Jean » sur les talons, comme un lapin dépouillé, les bras le long du corps, elle attendait que ceux-ci fassent leurs constatations.

— Je porte plainte pour coups et blessures volontaires contre la personne de Monsieur Michel Pitone, déclara-t-elle.

— Mademoiselle, rhabillez-vous. Nous avons constaté que vous aviez reçu des coups. Gardien, vous pouvez disposer. Je vous entendrai plus tard sur procès-verbal, mais dans l'immédiat, je vous conseille de ne pas faire des gorges chaudes avec vos camarades de ce que vous avez vu. Ceci appartient à l'enquête et est couvert par le secret de la procédure.

« Maintenant, mademoiselle Hélène Collin, je vous écoute.

— Eh bien, voilà.

« Il y a déjà un bout de temps, j'ai vu une annonce dans un journal. On demandait une « baby-sitter ». A l'époque je venais de terminer mes études de droit et je ne trouvais pas de travail. J'aurais bien voulu être avocate, mais mes parents n'ont pas de fortune personnelle. J'aurais bien voulu faire du contentieux mais il n'y avait pas de débouché. Alors, je me suis présentée à l'adresse qui était indiquée sur le journal : 25 boulevard du Maréchal-Juin.

« Je me suis trouvée en présence d'un couple très sympathique : Monsieur Michel Pitone et sa femme, Danièle. Lui, vingt-deux ans, elle, vingt-trois.

« Il s'agissait pour moi de garder les deux petits enfants pendant leurs absences. J'ai accepté. Nourrie,

logée et cent mille francs par mois, autant dire cent mille francs d'argent de poche, c'était formidable. Je n'en espérais pas tant pour faire la nurse, amuser, donner à manger et promener des gosses.

« Tout s'est bien passé pendant plusieurs jours. Je faisais, du moins je le crois, normalement le travail qu'on me demandait, lorsqu'un soir Monsieur Pitone m'a fait venir dans son bureau. Il m'a fait asseoir dans un fauteuil, m'a offert une cigarette, un scotch et m'a demandé si je me plaisais chez lui.

« La conversation a vite tourné uniquement autour de moi. Il voulait tout savoir de mon enfance, de mon adolescence, de mes études, de ma famille, de ma vie. C'était très sympathique.

« Nous avons bavardé très longtemps, parce que ce soir-là, madame Pitone était allée chez sa mère.

« Mais rien ne s'est passé. Il ne s'est même pas montré entreprenant. Il a été courtois.

— Mademoiselle, venez-en aux faits. Vous avez été frappée, dites-vous?

— J'y arrive.

« Quelques jours plus tard, je me suis retrouvée seule dans la maison avec monsieur Pitone. Cette fois, il a été très tendre. Il m'a fait boire et je me suis retrouvée dans ses bras, nue sur le canapé. Et il m'a fait l'amour.

« Le lendemain, il a recommencé. Dès qu'il me surprenait seule dans un couloir, une chambre, la cave, le grenier ou ailleurs, il me prenait. C'était excitant mais dangereux. J'avais toujours peur que sa femme nous surprenne.

« Alors, un matin, j'ai décidé de tout révéler à madame Pitone, de lui dire que son mari me harcelait et me faisait l'amour à tout bout de champ.

« Je croyais qu'elle allait me mettre à la porte, me faire une scène. Non, elle a éclaté de rire et m'a dit :

— Ma pauvre petite je suis habituée. Il me trompait déjà avant notre mariage. Je n'y peux rien, il est comme ça. Dès qu'une fille lui plaît, il n'a pas de répit avant de l'avoir. Je ne sais que vous dire. Si cela

vous plaît, continuez, cela ne me gêne pas. Mais si vous avez des scrupules et surtout s'il vous importune trop, partez.

« Comme je me trouvais bien dans cette maison, je suis restée. Mais ma démarche a eu un résultat que je n'attendais pas. Un soir, madame Pitone m'a appelée dans sa chambre, alors que son mari était déjà couché. Elle lui a demandé :

— Elle te plaît vraiment tellement que cela?

— Oui, pourquoi? a-t-il répondu.

— Parce que je te l'offre. Tu n'auras plus besoin de te cacher. Je suis au courant. Elle m'a tout dit. Et, comme elle me plaît bien aussi, autant en profiter tous les deux. Pour une fois que je sais avec qui tu couches.

« Regarde, je vais te la préparer.

« Elle m'a mise nue et m'a glissée dans le lit conjugal. Ce que fut cette nuit, je vous le laisse deviner. C'était une expérience nouvelle pour moi, ce qu'on appelle le triolisme.

« Je n'avais plus un amant, mais deux. J'étais devenue un véritable jouet, soumise à tous les caprices du couple.

« Danièle était très gentille avec moi. Elle ne savait quoi inventer pour me faire plaisir, jusqu'au jour où elle me demanda si j'aimais Michel. Naïvement, j'ai répondu par l'affirmative.

— Eh bien! c'est l'occasion de le montrer. Il vient de perdre sa place. Nous n'avons plus d'argent. Nous ne pouvons plus te payer. Alors, voilà ce que je te propose. Moi, j'ai décidé de me prostituer. Si tu es d'accord, tu fais comme moi.

— Mais je ne sais pas, ai-je répondu. Ce n'est pas parce que je couche avec Michel que je suis capable de faire l'amour avec n'importe qui.

— Ne t'en fais pas, je m'occuperai de tout.

« Le lendemain, Danièle me présentait un monsieur. Pour la première fois de ma vie, j'ai fait l'amour avec quelqu'un que je ne connaissais pas, que je n'avais jamais vu. Je ne touchais pas d'argent, je

n'en réclamais pas. Mon rôle consistait à recevoir dans ma chambre les hommes que Danièle m'envoyait. C'est elle qui les faisait payer après.

— Et cela a duré longtemps? demanda le commissaire.

— Oui, plus que je n'aurais voulu. Parce que chaque fois que je voulais m'arrêter, Danièle s'arrangeait pour me convaincre. Elle savait s'y prendre avec moi.

« Il faut dire que comme nous étions assez mignonnes toutes les deux, il y avait beaucoup de monde qui venait boulevard du Maréchal-Juin. Tellement même que Michel nous a conseillé de trouver autre chose. Il nous a indiqué un motel accueillant, où l'on ne posait pas de questions indiscrètes : « La Marcelline » avenue Ziem.

— C'est un nom qui me dit quelque chose, pensa le commissaire.

— Là, c'était un défilé continuel. Danièle avait été obligée de prendre des rendez-vous, qu'elle notait sur un agenda. Nous avions loué une suite. Nous y restions sans interruption de dix heures à midi et de quatorze à vingt heures.

« Michel était content. Il s'était acheté une « Mercedes » et il nous emmenait à la campagne pour le week-end.

« Seulement, il y a eu un hic. Je suis tombée amoureuse d'un de mes clients. Un garçon de mon âge qui s'est étonné que je fasse ce métier-là et qui s'est mis dans la tête de me sortir de là. J'ai eu beau lui dire que je me trouvais très bien comme j'étais, il n'a rien voulu savoir.

« Pour le calmer, je lui ai fait le coup du béguin. Je ne le faisais pas payer. Je lui jouais la comédie. Mais je n'avais pas pensé à Danièle. C'était elle la comptable. Tous les soirs, elle notait le nombre de clients que nous avions reçus, donc les sommes que nous étions censées avoir encaissées.

« Or, chaque fois que ce garçon venait, il manquait cent cinquante francs dans la caisse. Elle a tout de suite compris et elle l'a fait remarquer à Michel.

« Qu'est-ce que j'ai pris ce soir-là...

— C'était quand? demanda le commissaire Veret.

— Hier soir. Lorsque je suis rentrée, il m'a flanqué une paire de gifles, puis il m'a obligée à me déshabiller. Il m'a alors frappée sur tout le corps en me disant : « Maintenant je vais te mettre au pas. » Vous avez vu le résultat.

Le jour même Michel Pitone couchait en prison. Sa femme avait été inculpée en même temps que lui d'incitation à la prostitution et de proxénétisme, mais elle avait été laissée en liberté provisoire, parce qu'elle avait des enfants en bas âge.

Sa seule réaction fut de dire :

— Je ne comprends pas. Elle avait toujours été d'accord pour tout.

Sont les filles de La Rochelle
qui étaient du bâtiment!

— Alors Martine? Qu'est-ce qu'il t'arrive? Tu m'as l'air bien mal en point?

— C'est rien. Je suis tombée.

L'inspecteur Volnay, de la Sûreté Urbaine de Niort, n'était pas dupe. Les hématomes qui bleuissaient le visage et noircissaient les deux yeux de Martine C... n'étaient pas dus à une chute, à moins qu'elle ne se soit amusée à se frapper la figure contre un mur, en prenant une attention toute particulière pour ses arcades sourcilières. C'était la conséquence de coups qu'elle avait reçus.

Martine C...? Volnay la connaissait bien. Il avait même de la compassion pour elle depuis qu'il l'avait interpellée quelques mois auparavant alors qu'elle se prostituait. Il l'avait arrêtée pour la ficher, mais à la fin de l'interrogatoire qu'il lui avait fait subir, il l'avait relâchée en lui conseillant de faire preuve d'un peu plus de discrétion dans ses périgrinations. Elle avait tout juste vingt et un ans. Elle était déjà deux fois mère célibataire, ce qui ne pardonne pas dans une petite ville puritaine comme Niort. Non seulement les garçons qui l'avaient engrossée ne voulaient pas en entendre parler, mais encore tous les autres cherchaient à passer quelques instants agréables avec cette fille facile. Tous lui parlaient de lit, quelquefois d'argent pour la décider, jamais de mariage.

Sa condition familiale lui interdisait tout travail sérieux. Alors, comme elle était mignonne, avec ses longs cheveux blonds, sa petite frimousse ronde, ses yeux bleus, sa taille fine, elle montait sans se faire prier.

A Niort, lorsque quelqu'un avait besoin d'un exutoire, on l'adressait à la Martine. C'était la pute locale!

— Qui est-ce qui t'a arrangée comme ça ?

— Je vous dis que c'est personne. C'est par terre.

— Où, ici, à Niort?

— Non, à La Rochelle.

— Qu'est-ce que tu fais là-bas?

— J'ai trouvé du travail.

— Dans quelle branche?

— Je suis vendeuse dans une librairie.

— Les clients doivent te poser des questions, lorsqu'ils te voient avec tes yeux au beurre noir?

— Je me suis fait mettre en congé.

— Comment elle s'appelle ta librairie?

— C'est un sex-shop!

— Viens, je t'offre un verre à côté.

Volnay avait un côté humain qui faisait vite oublier son côté flic. Il avait l'art de poser des questions, comme s'il s'intéressait à la vie de son interlocuteur, qui n'avait pas l'impression d'être interrogé. Martine... oublia donc le policier pour répondre à l'ami, au copain.

— Je vais vous dire la vérité. Je ne suis jamais tombée, c'est Doyon qui m'a arrangée comme ça. Qu'est-ce qu'il ma mis!

Volnay connaissait bien Doyon. Il l'avait interpellé plusieurs fois pour des peccadilles, mais depuis la première il était passé au « piano » : la toise le dos au mur, la photo anthropométrique de face et de profil, la pancarte au pied avec nom, prénom, date de naissance, taille, date de l'épreuve et numéro d'identification.

— Pourquoi? C'est ton ami?

— Non, il me fait faire la pute à La Rochelle.

— Et tu ne veux plus?

— Non. On se croirait dans un bordel.

— Pourquoi? Vous êtes plusieurs?

— Oui, ça tourne. Les filles ne restent jamais longtemps, deux mois, trois mois, mais il y en a toujours trois ou quatre. Mais beaucoup font comme moi, lorsqu'on veut les obliger à monter à Paris.

Volnay se montrait de plus en plus intéressé. Il n'aurait jamais osé supposer ce matin-là qu'en s'inquiétant du sort de cette Martine C... il allait découvrir une affaire de proxénétisme.

— Tu lui donnes de l'argent?

— S'il n'y avait que lui...

— Viens, je t'emmène au commissariat, nous serons plus tranquilles pour causer.

Là, Martine C... raconta son histoire. Elle traînait depuis plusieurs mois à Niort, allant de café en discothèque et d'aventure en aventure, pour tuer le temps et pour se faire un peu d'argent pour vivre et payer la nourrice de ses deux enfants, lorsqu'elle avait fait la connaissance de Doyon.

— Toi, tu me plais, lui avait-il dit. Je crois qu'on va faire un bout de chemin ensemble.

— Qu'est-ce qu'il fait dans la vie?

— Il m'a dit qu'il était artisan. Il monte les stores, je crois.

« Pendant quelques jours, nous sommes sortis. Il m'emmenait en voiture voir mes gosses. Nous allions au restaurant, dans les boîtes, au ciné. Il était gentil. J'ai cru que c'était arrivé. J'ai commencé à l'aimer. J'ai pensé que j'allais me tirer, qu'à défaut de travail, j'avais enfin trouvé un homme, un seul. Mais la belle vie n'a pas duré longtemps.

« Un jour, il m'a dit : « Je n'ai plus de travail. Il va falloir que tu m'aides. » Je lui ai répondu que je ne savais rien faire.

— Ne t'en fais pas. Je t'apprendrai.

Le lendemain, Martine C... était présentée à un certain Roger, un voyageur de commerce, beau parleur,

qui la prit en charge. Le soir, elle se retrouvait dans une chambre meublée de La Rochelle.

Son mentor n'y alla pas par quatre chemins.

— Est-ce que Doyon t'a dit ce qu'il attendait de toi. Non? Eh bien! il veut que tu te prostitues. Ne proteste pas. Tu l'as déjà fait. Nous le savons. Mais La Rochelle, ce n'est pas Niort. C'est une grande ville. Les gens que tu es appelée à rencontrer sont des connaisseurs. Alors, je vais t'apprendre.

Martine C... se débattit, mais pas longtemps. Roger était d'une force herculéenne. Pendant deux jours et deux nuits, il soumit la jeune femme à tous ses caprices, puis il lui annonça :

— Maintenant, je vais te présenter quelques amis. Tâche d'être gentille avec eux.

— Je ne sais plus combien j'en ai reçu. Au moins dix par jour. Parfois plusieurs en même temps.

— Combien leur prenais-tu? demanda Volnay.

— Moi, rien. Je ne sais pas comment cela se passait. Sûrement que Roger les faisait payer d'avance.

Pendant une semaine, Martine C... fut la proie du V.R.P. et de tous ceux qu'il lui amenait. A la fin de ces huit jours, elle passa son dernier examen de passage avec Doyon, qui avait voulu vérifier les progrès réalisés par sa découverte. Il se montra très content.

— Tu l'as durcie, dit-il à Roger. On ne la reconnaît plus.

— Allez. On y va, annonça Roger. Prends tes affaires.

Quelques minutes plus tard, la jeune femme se retrouvait en face d'une opulente matrone, à la gorge mamellante, le chignon haut perché, et qui avait pignon sur rue à l'enseigne d'une boutique qui ne trompait pas son monde : « EROS, librairie insolite. »

— Voici ta nouvelle vendeuse, dit Roger.

— Tu lui as expliqué en quoi consisterait son travail, demanda Annie Devie, la gérante.

— Non, je lui ai laissé la surprise.

Martine C... fut vite initiée. Son rôle consistait à observer les clients, à les laisser feuilleter les livres et

revues pornographiques le temps qu'ils voulaient puis à leur proposer la projection de films osés. Il s'arrêtait là pour la partie librairie. Après c'était au tour d'Annie Devie d'intervenir.

— Avez-vous fait votre choix? Voulez-vous un livre, un film, un gadget? Vous savez, nous pouvons vous faire une démonstration dans l'arrière-boutique.

— Comment cela? demandait le client.

— J'ai le personnel nécessaire, répondait la gérante.

Et le client se retrouvait dans une petite chambre bien aménagée, où la vendeuse du moment lui expliquait comment on se servait d'un vibromasseur, d'un phallus en plastique, des petites boules japonaises, etc.

La vendeuse était experte. Elle savait joindre le geste à la parole. Elle pouvait également synchroniser les scènes du film projeté et les rendre plus vivantes. Des minutes qui mettaient le client dans un tel état qu'Annie Devie n'avait aucune peine à les décider à passer aux actes.

— Si vous voulez passer un moment, c'est facile.

Il en coûtait cent francs à l'amateur. Cent francs qu'il payait cash et qui lui donnaient droit à s'ébattre pendant un quart d'heure avec la vendeuse. Celle-ci en recevait vingt pour sa prestation.

— Tu portes plainte? demanda Volnay à Martine C...

— Oh! non, il me tuera si je le fais. Regardez déjà à quoi je ressemble.

— Tu n'as aucune crainte à avoir, assura le policier. Doyon, j'en fais mon affaire.

Le V.R.P. était en train de draguer une minette dans un bar, lorsque les inspecteurs niortais lui demandèrent de les suivre. Il reconnut presque immédiatement tout ce qu'on lui reprochait. Oui, c'était bien lui qui avait mis en condition Martine C... Oui, c'était bien lui qui recrutait des filles pour le sex-shop. Mais il n'était pas seul à le faire. Il avait deux copains : Roger, bien sûr, et Droit qui étaient entrés

dans le circuit. Oui, il avait frappé Martine, parce qu'elle voulait le quitter...

— C'est une idée à moi, avoua-t-il. J'avais remarqué qu'à Niort il était facile d'emballer des filles. La plupart sont sans travail et s'ennuient. Elles traînent. Il y a quelques mois, j'ai réussi à en décider une à faire le trottoir. Cela m'amusait de voir que je pouvais gagner de l'argent sans rien faire, grâce à une femme qui couchait avec d'autres, jusqu'au jour où j'ai rencontré Annie Devie. Elle avait tenu un sex-shop à Niort, mais depuis un an elle en tenait un autre à La Rochelle. Nous avons bavardé. Ses affaires ne marchaient pas fort. Elle m'a confié que son magasin manquait d'animation, de vendeuses jeunes. J'ai tout de suite compris le parti qu'on pouvait en tirer. Je lui ai proposé de lui fournir des filles, si elle pouvait les placer.

« Le premier essai a été concluant, mais la première fille n'est restée que quelques jours, elle s'est sauvée. J'en ai cherché d'autres et j'ai mis dans le coup Roger et Droit, car très vite Annie a été débordée. Il y avait plus de clients que de filles. La petite chambre de la boutique ne suffisait plus. Il avait fallu faire appel à des hôteliers complaisants.

« Annie y trouvait son compte, car les clients repartaient toujours avec un livre, une revue ou un film. Le sex-shop faisait un beau chiffre d'affaires et nous nous partagions un joli paquet chaque fin de semaine.

« Annie gardait trente francs pour elle, donnait trente à sa fille et vingt à chacun de nous, sauf à Droit. Comme chaque vendeuse faisait à peu près dix passes par jour, c'était très rentable!

Doyon fut mis en prison, sous la double inculpation de proxénétisme et de violences; il y fut rejoint par Roger mais Droit fut laissé en liberté provisoire.

L'enquête s'arrêtait là pour l'inspecteur Volnay et ses collègues de la Sûreté Urbaine de Niort. Ils n'avaient pas compétence sur La Rochelle. Ils transmirent donc leur procédure aux policiers d'Angers.

Lorsque ceux-ci pénétrèrent dans le sex-shop, il y avait plusieurs messieurs qui semblaient attendre leur tour. Il n'y avait pas de vendeuse : elle était dans l'arrière-boutique et se livrait à un strip-tease en règle, dont les figures correspondaient à celles qui se succédaient sur l'écran devant un client au bord de l'apoplexie.

Sandrine B... confirma la plainte de Martine C... Elle était employée là depuis deux mois. Nourrie, logée, elle se faisait dans les deux cents francs par jour. Elle avait bien connu Martine, mais aussi Nicole, Josyane et Mireille, qui était partie en oubliant ses bagages.

Annie Devie, elle, ne pouvait nier.

— Je n'étais qu'une exécutante, dit-elle. On m'amenait des filles. Je ne les ai jamais obligées à coucher avec les clients. La meilleure preuve c'est que la plupart allaient d'elles-mêmes à l'hôtel avec eux.

Pour y aller, il leur fallait passer devant les bureaux d'un service de police, qui se trouve de l'autre côté de la rue et dont les inspecteurs n'ont jamais paru étonnés par l'affluence subite et surtout les allées et venues continuelles autour de la librairie insolite « EROS ».

Annie Devie a été, elle aussi, inculpée de proxénétisme mais laissée en liberté. Elle tient toujours le sex-shop, qui ne sera plus jamais aussi accueillant.

Sa secrétaire avait parié qu'elle pouvait se prostituer : elle a gagné mais son P.-D.G. est inculpé.

— Celle-là. Elle se fout de notre gueule! Non, mais regarde-la?

L'homme qui parlait ainsi était un inspecteur de la Brigade des Mœurs de Lyon. Il s'adressait à son coéquipier qui, assis à côté de lui dans la voiture banalisée du service, patrouillait sur le périphérique. Ils avaient quitté Vauban, le siège de l'Hôtel de Police, à l'heure où les honnêtes gens se mettent à table... chez eux pour surveiller les endroits chauds aux alentours de l'aéroport de Bron et contrôler la fluidité de la prostitution.

— Tu as raison, répondit le deuxième policier. Pourtant elle aurait dû nous repérer depuis le temps qu'on est là. A moins qu'elle ne nous connaisse pas. C'est peut-être une nouvelle. On y va?

— Non. Attends encore un peu. Il faudrait pouvoir coincer son « mac » en même temps.

Le manège de la « nouvelle » avait, en effet, de quoi surprendre. La jeune femme, une très jolie blonde, bien habillée quoique court vêtue d'une mini-jupe ras le bol, la poitrine presque à l'air, déambulait nonchalamment, balançant son sac au bout de son bras dans l'attitude type « de nature à provoquer la débauche ». Elle se dandinait, imprimant à sa croupe un mouvement de tangage étudié, regardant souvent

derrière elle. Son itinéraire était toujours le même : vingt-cinq mètres en direction de Bron, vingt-cinq en direction de Lyon. Toujours sur l'aire désaffectée de la station-service.

Lorsqu'un automobiliste ralentissait et la prenait dans la lumière de ses phares, elle se penchait en avant, le buste saillant, les épaules en arrière. Lorsqu'il s'arrêtait, elle montait dans la voiture. Parfois, elle partait faire un petit tour. Souvent elle restait sur place. Mais elle ne restait jamais plus de dix à quinze minutes à l'intérieur d'un véhicule. Et chaque fois qu'elle en descendait, elle levait le bras, pouce en l'air, comme si elle venait de remporter une victoire, en direction d'une « Mercedes » qui stationnait, tous feux éteints, à une cinquantaine de mètres.

La blonde avait déjà fait plusieurs clients, lorsque la « R 16 » noire glissa plus qu'elle ne roula jusqu'à elle. Elle sourit à ses deux occupants.

— Il faudra qu'il y en ait un qui descende, dit-elle. Deux c'est trop. Je n'ai pas l'habitude,

— Non. C'est toi qui va monter avec nous. Police. Nous avons quelques questions à te poser.

L'inspecteur n'avait pas terminé sa phrase qu'il entendit un rugissement de moteur et vit la « Mercedes » démarrer en trombe.

— C'est ton « julot »? demanda-t-il à la jeune femme.

— Non, c'est mon patron.

— Tu nous prends pour des jobards? Et toi? Tu es sa secrétaire, sans doute?

— Oui. Comment vous avez deviné?

— On n'a rien deviné du tout et on n'aime pas tellement qu'on se paie notre tête. On va s'expliquer à Vauban.

— Mais mon patron?

— Tu nous diras où le trouver.

A l'Hôtel de Police, la jeune femme dut vider son sac au sens propre avant de décliner son identité. Dans le réticule il y avait plusieurs billets de cent francs froissés, un nécessaire de toilette, un porte-

feuille contenant des papiers au nom de Rolande Berniot, 22 ans, secrétaire de direction et une feuille de paie établie par une entreprise de travaux publics domiciliée à Grenoble.

— Il y a longtemps que tu tapines? demanda un des deux inspecteurs.

— Mais je ne suis pas une putain.

— Alors à quoi tu joues ? Explique-nous. On comprend pas?

— C'est un pari que j'ai fait avec mon patron, sa femme et mon mari.

— Ah! bon. Tu faisais semblant?

— Non.

— Donc, tu te prostituais et tu te faisais payer?

— Oui et non. C'était un pari.

— Mais ces six cents francs, ce ne sont pas tes économies. C'est l'argent que tu as gagné ce soir?

— Oui. Il fallait que je prouve que j'étais capable de faire l'amour avec n'importe qui, comme n'importe quelle fille. C'était ça le pari.

— Tu sais que c'est un pari idiot? Et l'argent? Qu'est-ce que tu devais en faire?

— Le donner à Jean, je veux dire à mon patron. Il avait vérifié, avant de me déposer là-bas, combien j'avais d'argent sur moi. Tout ce que j'avais en plus constituait la preuve que j'avais bien fait l'amour avec des inconnus et que je m'étais fait payer.

— Tu aurais pu faire cela pour rien. Il était sur place. Il a bien vu que tu montais en voiture. C'était suffisant. Parce que maintenant, il tombe comme proxo.

— Comme quoi?

— Comme souteneur. De six mois à cinq ans.

— Oh! non. Ce n'est pas vrai. Puisque je vous dis que c'est une blague.

— Rien ne nous oblige à te croire. Nous on s'en tient à ce que tu nous dis et à ce qu'on a vu : une fille qui tapine, qui prend de l'argent, qui est surveillée par son « mac » et à qui elle a promis de donner la comptée. C'est clair, non?

— Ecoutez-moi. Je vais tout vous raconter depuis le début. Je travaille avec mon mari, Gérard, qui est maquettiste, dans l'entreprise de Monsieur Jean. Nous sommes très amis avec lui et sa femme. Nous sommes deux couples très jeunes et nous aimons bien nous amuser. Il y a longtemps que nous pratiquons l'échangisme et que nous organisons des parties, lorsque nous n'y sommes pas invités. Nous aimons faire l'amour sous toutes ses formes. Découvrir les restaurants à partouzes, les boîtes un peu spéciales.

« Nous n'avons plus de tabous.

— Cela n'explique pas pourquoi tu te prostitues?

— Attendez. D'habitude, nos chantiers ne nous éloignent guère de Grenoble, mais depuis quelques semaines nous sommes basés sur Chassieu. Une adjudication importante. Toute l'entreprise a été déplacée sur Lyon.

« Jean, Gérard, Evelyne et moi nous rentrons le plus souvent à Grenoble, mais il nous arrive de rester ici. Le soir, les distractions ne sont pas follichones. Alors, quelquefois nous nous sommes attardés à observer le manège des prostituées, que nous rencontrions sur le chemin de notre travail, à l'aller comme au retour.

« Jean et Gérard étaient étonnés de voir à quelle cadence elles opéraient.

— Il faut en avoir dans le ventre, a dit Jean, pour faire ce métier-là.

— C'est un métier comme un autre, a répondu Evelyne.

— Mais vous ne seriez pas capables de le faire, ni l'une ni l'autre, a répliqué Gérard.

— Pourquoi pas? Ce ne doit pas être si difficile que ça, ai-je dit.

« Je ne sais pas qui a lancé « Chiche! ». Toujours est-il qu'Evelyne et moi avons relevé le défi et proposé un enjeu : un grand dîner chez Bocuse.

« Evelyne a posé une condition : n'avoir que des rapports buccaux. Moi ça m'était égal. Alors nous

avons tiré au sort pour savoir qui se... prostituerait. C'est moi qui ai perdu.

« Comme c'était une expérience et que je ne connaissais pas les tarifs pratiqués, j'ai demandé à Gérard et à Jean de se renseigner pour que je n'aie pas l'air trop gourde. Ils l'ont fait.

« Je savais qu'il fallait demander trente francs pour une fellation, cinquante pour faire l'amour, quatre-vingts pour les deux.

« J'aurais pu m'arrêter après deux ou trois clients puisque Jean m'avait accompagnée pour être sûr que je ne me déroberais pas. Je suis même persuadée qu'il aurait préféré, mais je me suis piquée au jeu et j'ai continué. Un peu, parce que cela m'amusait à l'idée que mon patron enrageait, beaucoup parce que j'avais plus de succès que les vraies professionnelles.

« Et puis vous êtes arrivés. Mais je suis contente. J'ai gagné un bon dîner.

— Vous avez gagné aussi d'être fichée. Passez à côté pour les formalités. Ce ne sera pas long : une photo et vos empreintes. Après vous signerez votre déposition.

Le lendemain, monsieur Jean était convoqué à l'Hôtel de Police, avec sa femme et le mari de Rolande. Tous les trois riaient en montant les escaliers du deuxième étage. Pour eux, le jeu avait dépassé toutes les espérances. Et dans les bureaux du commissaire ils ne firent aucune difficulté pour préciser qu'il s'agissait bien d'un pari.

— J'ai perdu, dit monsieur Jean. Je suis beau joueur. Mais plus il y a de fous, plus on rigole. Vous serez des nôtres. Je vous invite vous et votre équipe.

— Mais moi je ne rigole pas, répondit le policier. Je vais vous entendre sur procès-verbal, mais dès maintenant je vous signale que vous faites l'objet d'une procédure pour proxénétisme et incitation à la prostitution, vous et votre ami Gérard.

— Vous n'allez pas nous confondre avec de vulgaires maquereaux quand même? Tenez, je suis prêt ou plutôt Rolande est prête à vous remettre l'argent

BRIGADE DES MŒURS

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 02594063 7

DOSSIERS EXCITANTS DE LA BRIGADE DES MŒURS

En matière d'atteintes à la moralité publique, les policiers de la Brigade des mœurs n'ont que l'embarras du choix. S'ils traquent toujours les proxénètes et contrôlent la prostitution, ils découvrent chaque jour de nouveaux "exploits" dans l'éventail des délits qu'ils sont chargés de réprimer.
De la baby-sitter, obligée de faire le trottoir pour subvenir aux besoins de son employeur, à la princesse italienne, débaucheuse de lycéens pubères, ils interviennent maintenant dans des milieux qui leur étaient jusqu'alors très fermés.
De Lille à Menton, de Paimpol à Marseille, ils sont sans cesse sollicités par de braves gens qui s'effarouchent de la libéralisation du sexe.
Car la luxure n'est plus l'apanage de Paris et des grandes villes comme Lyon et Marseille. Elle a gagné la province et parfois de simples bourgades. Tous ces dossiers en témoignent.

ISBN 2-266-00808-0
ATELIER SACHA KLEINBERG / PHOTO IMAGE BANK FELLERMAN XII - 79

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XXe siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en accord avec l'éditeur du livre original, qui dispose d'une licence exclusive confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1er mars 2012.

Avec le soutien du

CNL Centre national du livre